

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre VIII

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE VIII.

Le grand et le petit Staufenberg. — Comme quoi les montagnes badoises sont à la portée de toutes les jambes. — Un joujou de Nuremberg au sommet d'une montagne. — Le Mercure. — Vue de la tour. — La Teufelskanzel ou la « Chaire du Diable ». — La Gorge au Loup. — L'Engelskanzel ou la « Chaire de l'Ange ». — Une lutte épouvantable entre le Ciel et l'Enfer.

Il y a, tout près de Bade, deux montagnes jumelles, jointes par un large ruban de forêts et s'élevant gaillardement au-dessus de leurs sœurs voisines : le grand et le petit Staufenberg.

Le grand Staufenberg, que l'on a aussi baptisé du nom ancien de Mercure pour des raisons que je te ferai connaître tout à l'heure, a 672 mètres de taille : c'est le géant du cercle des collines rayonnant autour de notre

coquette ville d'eau. Sa structure est élégante, sa forme conique est gracieuse, sa tête élancée pleine d'audace et d'orgueil; avec la haute tour de pierre qui le surmonte et la noire fourrure de sapins dans laquelle il se drape si dignement, on dirait un roi couronné parmi ses fidèles sujets.

Mille sentiers glissent sous son épais manteau et tapissent son corps d'un inextricable tissu de sillons pareils aux artères microscopiques que les vers se ménagent dans le bois vermoulu. Ça et là, ces sentiers rencontrent le grand chemin de voitures qui, parti de la cime de la montagne, se déroule sur ses flancs jusqu'au hameau d'Ebersteinburg, comme une blanche banderole fiévreusement agitée par une main puissante. Le long de cette banderole, on voit monter et descendre des équipages débordant de touristes joyeux et bruyants, de petits ânes trotinant sous leurs longs cavaliers, des enfants dont les cris animés se perdent dans la profondeur des bois. Quelques intrépides, insoucians des fatigues d'une ascension escarpée, s'égarent dans la forêt et ne prennent pour guide que leur instinct de montagnards.

Moins aventureux, j'ai préféré m'en rapporter aux nombreux poteaux indicateurs semés à chaque carrefour comme les miettes de pain du petit Poucet. J'ai traversé l'Haeslig et longé pendant quelque temps la base du géant, admirant, à travers les éraillures de sa vivante toison, quelque morceau de paysage découpé dans la chaîne méridionale de la vallée, ou quelque chalet souriant au milieu de son champ, auprès de son vignoble, dans son fouillis de fleurs. Parfois, un bout de prairie s'était taillé sur la déclivité de la colline, au milieu du bois, un écerin de verdure; le foin fraîchement fauché et mis en tas répandait de douces senteurs aux alentours; une hutte, perchée sur des madriers entre-croisés, pour

montagnes
un joujou de
mercure. —
« Diable », —
« l'ange », —

innelles,
vaillarde-
rand et le

é du nom
te ferai
: c'est le
de notre

ne point se mouiller les pieds dans l'herbe, et coiffée d'un bonnet prismatique, servait d'agreste bijou au tapis de gazon. Il y avait partout des bancs, car, à Bade, les montagnes ne sont point faites pour les marcheurs infatigables ni pour les grimpeurs hardis, mais pour les poitrinaires, les asthmatiques, les promeneurs timides et les bonnes d'enfants. Je me hâte toutefois d'ajouter qu'elles n'en sont ni moins belles ni moins séduisantes.

Le chemin que je suivais en ce moment est l'un des moins fréquentés: le calme le plus complet régnait autour de moi; quand la brise soufflait, j'entendais le bruit de ses baisers sur les feuilles des hêtres et des bouleaux.

J'arrivai bientôt au ruban marquant le grand au petit Staufenberg. Diverses routes carrossables y convergent comme les rayons d'un astre. Le promeneur peut, à son gré, gagner Ebersteinburg, redescendre à Gernsbach, se laisser glisser jusqu'à Lichtenthal, rentrer à Bade ou escalader l'une ou l'autre des deux cimes qui s'élèvent à sa droite et à sa gauche.

Ce carrefour est la halte habituelle des excursionnistes faisant l'ascension du Mercure. Un rustique pavillon leur y offre des sièges, de l'ombre et de la fraîcheur: une aimable galanterie de la gracieuse cité à l'égard de ses hôtes délicats et de ses charmantes baigneuses. Pour peu que l'on continue à embellir ainsi la montagne, elle ne sera bientôt plus qu'un de ces grands joujoux de Nuremberg, sur lesquels les bébés s'amuse à planter leurs sapins de mousse et à faire courir leurs attelages mécaniques.

Au lieu de prendre la grand'route, j'ai continué à gravir le sentier que j'avais monté jusqu'alors. La pente est un peu raide, mais sa raideur rapproche les distances, car me voici au sommet de la colline et il n'y a guère une heure et demie que je quittai Bade.

Je parlais à l'instant de joujoux bavarois ; je veux t'en présenter le plus bel échantillon :

Je te l'ai dit, le Mercure a la forme d'un cône effilé. Le grand enfant, qui l'a pris pour objet de ses caprices, en a d'abord scié la pointe et évidé le contour supérieur, de façon à y dessiner un long rectangle. Sur les arêtes de ce rectangle, il a bâti un mur de pierre, s'élevant à mi-hauteur d'homme ; le long du pourtour intérieur de ce mur, il a ménagé un étroit chemin, qu'il entretient avec un soin jaloux, et, sur le bord de ce chemin, il a planté un cordon de beaux érables. Puis, il a voulu cacher la blessure de sa montagne sous un lit de gazon, dans lequel il a tracé deux sentiers coupés en croix et bordés des mêmes arbres. Alors, il s'est imaginé de construire une cabane, autour de laquelle il a placé des tables et des chaises. Et comme une cabane doit avoir un maître, il y a logé toute une famille de braves paysans. Mais les paysans, même les paysans des joujoux de Nuremberg, et surtout ceux-ci, puisqu'ils sont allemands, ne se nourrissent pas de senteurs balsamiques et de zéphirs parfumés : aussi notre bébé observateur a-t-il joint à sa création un grand plan de choux. Cependant son œuvre lui parut un peu monotone : ces guirlandes d'érables autour de ces carrés de pelouses avaient, à son avis, un aspect bien morne, et il décida l'érection d'une haute tour, qui, par son air de jeunesse, donnerait au tableau de l'animation et de la gaité. Puis, à l'exemple du créateur, il se reposa, je ne sais si ce fut le septième jour, satisfait de son travail. Ce grand enfant, c'est Bade et ce jouet, c'est la cime du Mercure.

Ce nom me rappelle la promesse que je t'ai faite au début de ma lettre, au sujet de la double dénomination sous laquelle la colline est désignée :

C'était, je crois, vers la fin du siècle dernier. Des

bûcherons travaillaient dans la forêt, au sommet du grand Staufenberg, quand la hache de l'un d'eux se brisa contre une pierre enfouie sous le feuillage et prise dans les racines du sapin qu'ils voulaient renverser. Ils la déterrèrent, afin de pouvoir continuer à abattre le colosse auquel ils s'étaient attaqués, mais quel ne fut pas leur étonnement, lorsqu'ils mirent au jour une jambe, un bras, une tête.... En bûcherons intelligents, ils recueillirent pieusement ces morceaux et les rapportèrent à Bade, le travail terminé.

La découverte fit grand bruit dans la contrée. Les savants se réunirent, examinèrent les précieux débris, tournèrent et retournèrent cent fois chaque pièce de la relique et finirent par y découvrir l'inscription suivante :

IN. H. DD.
DEO MER.
CUR. MER.
C. PPVSO.

qu'ils ont traduite comme suit :

En l'honneur de la divine maison impériale ;

Au dieu Mercure,

Par Curius le Marchand.

Accomplissement d'un vœu fait pour le recouvrement de sa santé.

La pierre trouvée par les bûcherons formait donc les restes d'un autel consacré à Mercure, et consacré en l'honneur d'une guérison miraculeuse. Que fallait-il de plus pour débaptiser la montagne? Elle s'appelait Staufenberg : elle portera dorénavant le nom du Dieu des Marchands. La science rendait ainsi hommage aux anciens maîtres du pays et battait en même temps la grosse caisse en faveur de la vieille cité balnéaire. On réunit alors tout ce que l'on put trouver de l'ancien ex-

voto, on recomposa tant bien que mal la statue de la divinité, on l'assit sur sa base à demi-brisée et l'on enchâssa le tout dans une table de pierre, que l'on transporta, dès 1760, au sommet de la colline, où elle est encore aujourd'hui. Je dois t'avouer, toutefois, que le pauvre Dieu est bien mutilé : il a les jambes ainsi que les bras tronqués, et son vieux corps est couvert de plaies béantes, là où quelqu'amputation ne lui en a pas rogné la plus grande part. Quant à l'inscription, elle est à peine reconnaissable et, sans le secours de la loupe, je crois difficilement que le regard le plus perçant puisse y trouver les caractères que les savants y ont rencontrés.

Après avoir dit une prière devant cet autel de l'antiquité, pour laquelle, tu le sais, je professe une grande admiration, je montai les cent seize marches de la tour, dont la plate-forme est elle-même couronnée d'une étroite tourelle où quatre personnes tiendraient à peine. Perché dans ce nid de pierre, je jouis avec bonheur du tableau merveilleux qui m'environnait de toutes parts. Quel que fût le lieu où mon œil se reposa, il ne vit que collines mamelonnées, enveloppées dans des oripeaux de sombre verdure jetés sur leurs épaules comme un voile opaque, dont les bords effrangés mouraient dans un duvet de prairies verdoyantes. Et parmi ces prairies, cent villages, aux toits écarlates, étincelaient comme de grandes plaques de sang : c'étaient les hameaux vivants de la Murg, de Rastatt à Gernsbach, les bourgs du Rhin ou les coquettes agglomérations de la vallée de l'Oos. Ça et là, quelque donjon ruiné brillait à la crête de sa colline, Eberstein, Yburg, l'Alte Schloss.... Au loin, le grand fleuve german miroitait au soleil comme une glace de Venise, et la chaîne des Vosges s'estompait dans la brume. Ce fut l'un des plus beaux moments de mon séjour à Bade.

Pressé par l'heure, qui avait marché à plus grands pas que je ne l'avais fait jusqu'à présent, je redescendis la montagne à travers bois et retrouvai bientôt la grand-route, presque à sa naissance, c'est-à-dire à deux pas de la Teufelskanzel ou « Chaire du Diable ».

La Chaire du Diable! Voilà, certes, un nom fait pour effrayer les âmes craintives! Tu as, je sais, une sainte horreur de l'enfer; aussi t'entends-je me demander quel est ce prêche infernal? Je prévien ton désir et te réponds: ce prêche est tout bonnement un superbe bloc de rochers, s'avancant en forme demi-circulaire au haut du vallon du Rothbach et se précipitant perpendiculairement au fond de celui-ci avec une audace digne de Lucifer. Ce n'est pas davantage. Mais ces rochers sont admirables; leur saut vertigineux est effrayant; leur cadre, comme leur chevelure de forêts, sont pleins de sauvage poésie; la vue qu'ils offrent sur un morceau de Bade et la Chapelle grecque, découpant sa silhouette d'or sur le manteau du Frœmersberg, est délicieuse; et puis... Mais cet « et puis » je te l'expliquerai dans un instant... Tout cela est, d'ailleurs, suffisant pour assurer leur renommée et leur garantir la visite de chaque hôte badois. Voyageur scrupuleux, j'ai fait comme tout le monde: j'ai escaladé cette chaire diabolique, je me suis assis sur l'un des deux bancs qui la couronnent, mais, au lieu de songer à Satan, j'ai, en profane impie, pensé à la beauté de la nature qui m'entourait. Je te prie de ne pas trop m'en vouloir.

Non loin de la Chaire du Diable, à l'entrée d'un vallon fleuri redescendant vers la Murg, s'ouvre un ravin célèbre, le « Wolfschlucht » ou la « Gorge au Loup ». Pourquoi la « Gorge au Loup »? Le peuple lui a-t-il donné, à cause de son caractère abrupt, le nom de la bête qui jette l'effroi dans les campagnes, ou ces farouches animaux venaient-ils se désaltérer jadis à ce

ruisseau, dont le pas de l'homme ne foulait jamais les rives? Je ne sais. Toujours est-il, qu'à présent, les loups sont, parmi les forêts environnantes, un mythe aussi introuvable que l'oiseau bleu. J'ai donc pu pénétrer dans le ravin sans avoir à craindre ces visiteurs incommodes.

Il est superbe, admirable, incomparable de grandeur et de sauvagerie. On y arrive par un sentier tortueux, qui glisse à travers un lit touffu de feuilles mortes, amassées là depuis des siècles et à travers lesquelles quelques fougères montrent timidement la tête. Le chemin étant trop rapide, il a fallu ménager des escaliers dans le roc ou parmi les plaques de mousse tapissant certaines parties de la colline. Plus on s'y enfonce, plus la forêt s'épaissit et plus ses arbres séculaires, pressés les uns contre les autres, interrompent la lumière et plongent la gorge dans un demi-jour effrayant. Au fond, murmure un filet d'eau, entre des parois de pierre rougeâtre, comme si les loups y avaient lavé leurs gueules teintes du sang de leurs victimes.

C'est au milieu de ce tableau que se dressent de splendides rochers : là, à ma droite, formés d'assises gigantesques, superposées avec la régularité et la symétrie qu'aurait mises un habile maçon à pareille œuvre, ils semblent des murs cyclopéens érigés par quelque tribut de géants ; ici, derrière moi, ils s'efforcent de tenir en équilibre leurs masses, disloquées comme les ruines d'un château colossal secoué par un tremblement de terre, où s'élancent en fines pyramides au milieu des hêtres, avec lesquels ils luttent de hauteur et de hardiesse ; plus loin, à ma gauche, on les dirait tranchés par une irrésistible épée, et l'eau, qui coule le long de leurs parois, les a zébrés de bandes colorées semblables à de sombres stalactites.

Ainsi donc : à mes pieds, le fond du ravin, son tapis de feuilles dorées et son ruisseau qui roucoule ; au-dessus

de ma tête, la roche monstrueuse, effrayante, près de s'érouler, nue comme une mendiante déguenillée, ou béatement emmitouflée dans un chaud vêtement de mousse; devant moi, la tête obscure des hêtres et leurs troncs lisses, entre lesquels je dévore l'abîme du regard. C'est à la fois terrible et merveilleux !

Quelques marches visqueuses me portèrent péniblement jusqu'à la crête de la gorge, et je m'enfonçai de plus en plus dans la forêt, vers les hauteurs d'Ebersteinburg. Après une demi-heure d'ascension aventureuse, je vis s'épanouir, au milieu de l'immensité des bois, sur la cime de la colline, un long potager, couvert de superbes légumes. — Les montagnes badoises vous réservent de temps à autre de ces surprises là. — Deux ou trois femmes y sarçalaient leurs plans. Je leur demandai la Chaire de l'Ange : j'y étais presque. Je continuai encore quelque temps vers Gaggenau, puis je m'arrêtai sur la pointe d'un roc effilé, au-dessus d'un fleuve de prairies courant entre des berges de sapins jusqu'à la Murgthal. Ce roc est « l'Engelskanzel », le but de mon excursion et le terme de ma promenade.

Mais voici le moment de terminer ce que j'avais commencé à te dire au sujet de la Chaire du Diable. Ma légende aura, en cette circonstance, un suave parfum céleste en même temps qu'une âpre odeur de souffre.

Reportons-nous donc à l'époque de l'introduction du christianisme dans les sauvages forêts de la Germanie.

Le bruit des premières conversions était parvenu aux oreilles de Satan :

— Mais, qu'est-ce donc cela, dit-il? Je rêve, ou, par Pluton, c'est le bourdonnement de chrétiens en prières. Est-ce que ces chiens d'apôtres se seraient voracement rués sur mes fidèles sujets, les druides, et leurs naïves ouailles? Il faut, morbleu! que je m'en assure. Oh! si

l'ennemi veut entrer en lutte, foi de Lucifer, il sentira la puissance de mes griffes.

Aussitôt dit, aussitôt fait : le diable prend le chemin de la terre par la voie que suivent les sources. Mais à peine arrive-t-il au jour, qu'il voit de pieux missionnaires occupés à évangéliser le peuple de la vallée.

S'élançant dans la foule et troubler la réunion, c'eût peut-être été maladroit. Le diable n'est pas bête : il crut bon de faire patte de velours et fit bien. Aurait-il, d'ailleurs, rempli son rôle, s'il n'eût pas été fourbe ?

Voilà donc Satan vêtu de son pourpoint le plus éblouissant. Il remonte le Rothbachthal et s'en vient percher sur un rocher saillant au-dessus du vallon.

Puis, il commence son discours. Il n'est pas de paroles mielleuses qui ne sortent de sa bouche. Les auditeurs approchent peu à peu ; leur nombre va sans cesse croissant ; les missionnaires, abandonnés et solitaires, se lamentent aussi fort que Jérémie.

L'astucieux orateur parle des joies de son empire : les femmes y sont adorables, les amants fidèles, la bière y coule à flots dans des rivières intarissables et les oies y tombent toutes cuites sur les tables de ceux qui les aiment !

Ce dernier argument triompha de la faible résistance que quelques récalcitrants opposaient encore aux exhortations de messire Satan. Le Germain d'autrefois, comme l'Allemand d'aujourd'hui, était sans doute grand amateur de bien-être et de bonne chère. On lui promettait la réalisation de ses plus doux rêves ; peut-on lui en vouloir, s'il accepta une offre aussi tentante ? Dès lors, la vallée toute entière se rendit journellement aux sermons du diable.

Mais les oreilles du bon Dieu ne sont pas moins fines que celles de Méphisto. En présence d'un semblable triomphe, notre père commun se mit fort en colère :

— Comment, s'écria-t-il, c'est encore cette vipère de Satan, qui vient troubler la mission de mes bons prêtres ! Par ma tête toute puissante, il me faut mettre à la raison cet infernal prédicateur qui cache si bien sous la soie sa queue et ses cornes de diable !

Et aussitôt les auditeurs aperçurent dans le ciel, au milieu d'une auréole de lumière, un ange vêtu de blanc, planant, une palme à la main, au-dessus des collines d'Ebersteinburg.

Cette apparition fit sensation. Quelques femmes, plus curieuses que les autres, — les femmes ne l'ont-elles pas toujours été ? — quitterent l'assemblée et coururent vers le rocher où l'ange avait du s'abattre. Elles l'y trouvèrent en effet. D'autres, ne les voyant pas revenir, allèrent à la recherche de leurs sœurs ; alors les enfants coururent après leurs mères et les maris après leurs femmes et leurs enfants.

Cette procession, qui éclaircissait les rangs de ses nouveaux adeptes, ne manqua pas d'effrayer Lucifer.

— Que signifie, exclama-t-il, cette fugue insolite ? Comment ! Je tiens la vallée sous ma patte et voilà qu'elle glisse entre mes ongles ! Serait-ce encore un tour de ce ciel que j'exècre ?

Tandis qu'il blasphémait de la sorte, il entendit un son harmonieux, comme une voix divine, que le vent portait jusqu'à lui sur ses ailes d'air.

— Par Pluton, rugit-il, c'est quelque séraphin filandreux, soupirant une monotone litanie à ces imbéciles de croyants. Deux secondes, et le ciel verra qui, de son messager ou de moi, a le plus fort organe !

L'archange prêchait en effet, pendant que le peuple de la vallée, oubliant pour un instant, chose extraordinaire, son penchant naturel, se délectait de paroles pieuses et se tenait suspendu aux lèvres du persuasif orateur.

Mais Satan a les jambes longues ! Il saute en trois

bonds sur le versant opposé de la Murgthal. Dans sa fureur, il arrache les rochers à la montagne et les précipite au fond de la rivière. Leurs blocs volent sans relâche, s'entre-choquent, se brisent, s'amassent les uns sur les autres! C'est un épouvantable fracas, dont le bruit fait trembler la contrée, en couvrant la voix du divin prédicateur. Lucifer triomphe, et son rire sardonique, à travers le tumulte, arrive, strident, jusqu'aux oreilles des néophytes.

La patience du Seigneur est à bout! Il ne veut confier le soin de venger sa défaite à aucun serviteur! Il descend lui-même sur la terre, allonge son bras puissant, saisit Satan et le jette avec violence au-dessus des montagnes!

Quand Dieu se mêle de jeter, il jette bien : le bond fut tel que Lucifer eut le temps, durant sa promenade aérienne, de songer à la puissance du ciel et à la faiblesse de l'enfer! Et c'est ce qu'il fit. Toutefois, en diable malin, il n'oublia pas davantage, chemin faisant, de se changer momentanément en chat. Cette transformation assura son salut : au lieu de se broyer contre le roc où il prit terre, il retomba sur ses pattes et s'en retourna vers ses domaines, fort mécontent, mais en aussi bonne santé qu'à son départ. Cependant, à l'exemple d'Achille, dont le talon ne se fortifia pas au contact bienfaisant du Styx, il avait omis d'enfermer l'un de ses sabots dans la fourrure de maître Rominagrobis. Ce sabot laissa sur le roc une tache indélébile pour l'honneur de messire Satanas. Cette empreinte, visible près de Loffenau, s'appelle le « Teufelshufeisen » ou « Sabot du Diable ». Quant à la montagne sur laquelle le Créateur apparut, c'est « l'Herrenwiese », ou « la Prairie du Seigneur ».

Tu sais à présent ce que sont la Chaire du Diable et la Chaire de l'Ange.
